

DU MONDE ENTIER

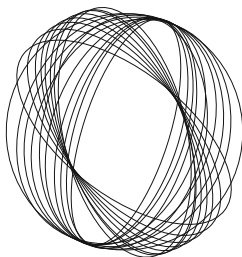
**OLGA SLAVNIKOVA**

# **LA LOCOMOTIVE DES SŒURS TCHEREPANOV**

NOUVELLES

TRADUIT DU RUSSE

PAR CHRISTINE ZEYTOUNIAN-BELOÛS



*nrf*

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

L'IMMORTEL

2017

*Du monde entier*



OLGA SLAVNIKOVA

LA LOCOMOTIVE  
DES SŒURS  
TCHEREPANOV

nouvelles

*Traduit du russe  
par Christine Zeytounian-Beloüs*

*nrf*

GALLIMARD

*Titre original :*

ЛЮБОВЬ В СЕДЬМОМ ВАГОНЕ  
(Liubov'v sed'mom vagone)

© Olga Slavnikova, 2008.

*Publié en accord avec [www.nibbe-wiedling.com](http://www.nibbe-wiedling.com)*

© Éditions Gallimard, 2019, pour la traduction française.

## *Le train Russie*

À Moscou, gare de Kazan, tous les accès aux trains longue distance étaient bloqués. Goloubev montra son passeport à un policier aux joues rouges et à la moustache jaune qui portait sur la poitrine un ordinateur portable, comme la boîte ouverte d'un colporteur de l'ancien temps. Sur le ventre de son partenaire, un pistolet-mitrailleur Veresk dressait sa trompe, tel un insecte de fer agressif.

— La presse, c'est dans le premier wagon, jeta la moustache jaune après avoir consulté le fichier sur son écran, en rendant le passeport à Goloubev d'une main géante gantée de noir.

Le train à réaction baptisé *Russie* était prêt à partir dans une demi-heure pour son premier voyage Moscou-Irkoutsk. « Rapide comme une balle de revolver », répétait-on dans tous les bulletins d'information. Goloubev avait déjà eu l'occasion de voir un train à très grande vitesse au Japon, dans la préfecture de Yamanashi. Un monorail à sustentation magnétique qui évoquait une aiguille aux nombreux chas faisant office de fenêtres ; il disparaissait, laissant derrière lui non un son, mais un écho, la fine vibration d'un espace qui éclate. À la différence de son confrère japonais,

le modèle russe avait l'intention de battre un record sur la bonne vieille ligne du Transsibérien. Plus court qu'on aurait pu s'y attendre, bossu et aérodynamique, il avait tout d'un sous-marin, de surcroît prêt à l'attaque : à l'avant, soutenus par des cornes métalliques, on pouvait voir les deux cigares encore froids de ses réacteurs.

Spectacle grandiose, on aurait dit que la majeure partie de ce Nautilus terrestre était encore enfouie, qu'il ne faisait qu'émerger légèrement des strates profondes du sol russe où il avait coutume de naviguer, effarouchant les blocs erratiques. Le train paraissait enrobé d'une croûte de pierre brûlée. Pas trace de joliesse high-tech miroitante : le *Russie* était revêtu de polymère sombre et granuleux, apte à créer un fin écran presque dépourvu d'air autour du corps en mouvement. Ce polymère était la principale innovation technique du projet, selon l'annonce du directeur du centre de recherches des transports ferroviaires, homme ample et désinvolte qui ressemblait au champion d'un concours de bouledogues et ne comprenait visiblement rien à cette invention issue d'un laboratoire militaire ultra-secret. Et malgré tout, on avait peine à imaginer que les cinq mille cent quatre-vingt-douze kilomètres séparant Moscou d'Irkoutsk allaient être franchis en six heures et demie.

— Quel Russe n'aime pas la vitesse !

Goloubev se retourna en entendant une voix de basse sucrée et se retrouva nez à nez avec son ami juré Gocha Boukhine. Le gros Gocha, mal rasé par principe, était comme à l'accoutumée affublé d'un treillis chiffonné et d'un fez de velours à gland. Le visage avenant et juteux de ce roublard rayonnait à la perspective des joies du voyage. Quant à savoir quel média il représentait, c'était



un mystère : les lieux d'exercice de sa bouillonnante activité créatrice changeaient à une vitesse vertigineuse ; à sa place, n'importe qui aurait déjà dérapé dans le vide en sautant d'une plateforme à l'autre, mais Gocha faisait preuve d'une agilité exemplaire.

« Ce fumier, il a réussi à accéder au train », pensa Goloubev avec agacement.

— Ah, vieux requin, tu t'es arrangé pour faire partie du voyage ! s'exclama Boukhine en expédiant une tape énergique dans le dos voûté de Goloubev. On sera bientôt tous les deux à Irkoutsk. Il paraît qu'il y aura un de ces banquets là-bas ! Chez le gouverneur...

Boukhine plissa avec délice ses yeux onctueux d'une beauté remarquable mais déjà insidieusement veinés par l'alcool.

Goloubev en éprouva un sentiment désagréable. Malgré les nouveaux arrivants, il n'y avait pas grand monde sur le quai. Le vide ambiant donnait envie de crier. Entourés d'une haie de gardes du corps, des députés de la Douma aux visages blêmes comme des lampes éteintes devisaient en sourdine ; la seule femme contrastait par sa vivacité artificielle et son tailleur turquoise, et Goloubev crut identifier une représentante du gouvernement de Moscou. Parmi ces importants personnages, le directeur du centre de recherches paraissait un peu perdu, ses grandes joues plates tremblotaient, ses mains pendaient comme des rames abandonnées. Soudain Boukhine s'exclama :

— Et à Dacha je tends les bras !

Et il les écarta sur toute la largeur du quai, en poursuivant :

— Dacha, mon cœur, viens vite par ici !

Dacha Pirogova, la chroniqueuse du *Télégraphe*, salua

Goloubev. Tout récemment encore, elle n'était qu'une stagiaire; jeune banlieusarde au visage rond et au front bombé, elle débordait de bonne volonté. Goloubev, tire-au-flanc par vocation et enclin à vider trois verres plutôt qu'un lors des cocktails, s'adressait souvent à Dacha pour recueillir les informations qui lui étaient passées sous le nez, et la jeune femme partageait toujours généreusement son savoir. Aussi Goloubev observa-t-il Boukhine avec dégoût quand ce dernier enlaça les épaules de Dacha d'un air de propriétaire et l'embrassa de sa bouche moustachue en cul-de-poule. Dacha resta figée, jambes jointes, avec un sourire crispé.

« Exactement comme avec Kira », pensa Goloubev avec un sentiment de rage et d'impuissance. Kira et Goloubev n'avaient jamais été ensemble, mais leurs relations évoluaient dans ce sens; Goloubev était fou du jeune éclat de ses longs yeux rusés, de ses bouclettes joyeuses qui semblaient aptes à sonner comme des grelots. Mais Boukhine était entré avec ses gros sabots et l'avait enlacée de la même manière possessive, et Kira lui avait cédé, par pure politesse selon Goloubev, pour rendre en quelque sorte la situation moins choquante, avant de disparaître. À ce qu'on racontait, elle travaillait désormais comme responsable des relations publiques à la banque moscovite du bâtiment. Que s'était-il passé? Rien. Goloubev était un pauvre imbécile. Et il avait tort de se montrer jaloux des succès de Boukhine auprès de chaque jeune journaliste qu'il dégustait et plaquait galamment pour voler vers une nouvelle fleur, tel un bourdon heureux de vivre.

— Ils ont retardé le départ, on dirait, remarqua Dacha d'une voix trop aiguë.

— Non, mais regarde ce qu'ils font! s'exclama Boukhine

en se tournant sans lâcher sa proie qu'il maintenait sous son aisselle. Ils grattent le revêtement du train ! Ils veulent en chiper un morceau en souvenir ! Regarde ça !

Effectivement, de temps à autre, l'une des personnes présentes sur le quai touchait à la dérobée la peau grumeleuse de la machine. Son aspect faussement friable incitait certains à la racler, mais beaucoup suçaient ensuite discrètement leurs doigts meurtris. Un vieux type, qu'une maigreur alarmante ceinte d'un manteau déteint faisait ressembler à un épouvantail, tâtait le wagon de sa dextre osseuse comme on palpe le ventre d'un malade.

— Ils n'y arriveront pas, énonça Goloubev d'un ton rassurant.

Boukhine ricana nerveusement.

— Au contraire. N'oubliez pas, chers collègues, c'est la Russie ! Vous saisissez la métaphore ? Ils grattouillent l'engin dans lequel ils vont voyager à des vitesses hallucinantes ! On va dérailler, je vous le dis ! C'est un pays de fous.

Entendant le rire discordant de Gocha, le vieillard qui palpait le train se retourna. Croisant le regard givré de ses yeux incolores, Goloubev se dit qu'on n'avait pas besoin d'être un oiseau pour craindre un tel épouvantail. Il eut soudain l'impression que sous ces vieux habits se trouvait en guise de squelette une simple croix de bois.

— Pourquoi le train a-t-il un nez aussi bizarre ? demanda Dacha, fascinée, en indiquant la manette horizontale d'aspect carnassier qui formait une excroissance de sept mètres devant la cabine de pilotage aux vitres obliques.

— Voyons, mon chou, c'est le Transsibérien, répliqua Boukhine d'un ton condescendant. Il y a des draisines,

des vaches qui traversent et des transports de marchandises qui se baladent au ralenti. Aujourd'hui, bien sûr, tous les convois sont relégués sur des voies secondaires. Mais comment veux-tu contrôler cinq mille kilomètres ? Tu crois qu'on peut facilement freiner à cinq cents km/h ? On va foncer dans le tas et repousser tout ce qui se trouvera sur les voies. Tu piges ?

— Oh.

Dacha porta la main à sa joue qui se mit à rougir féroce-ment sous ses doigts.

C'est là que les portes des wagons se levèrent en sifflant, pareilles à des ailes de chitine. Les appareils photo se mirent à cliquer et à bruire, inondant de flashes froids le groupe des politiciens aux visages pâles et le directeur du centre de recherches qui était en train de se lisser le crâne. Une marche retentit sous la voûte de la gare, effarouchant un nuage épars de pigeons.

Goloubev s'intéressait depuis longtemps aux trains à grande vitesse. Son intérêt remontait au jour où il avait vu un fantôme.

C'était aux environs de Tver, à la station Dorochikha. Une grande usine de matériel ferroviaire datant de l'époque soviétique avait obtenu un crédit et avait invité la presse, y compris celle de Moscou, pour présenter un projet assez confus. On ne leur avait pas montré grand-chose, mais en revanche on les avait nourris et abreuvés avec largesse. Goloubev, emportant dans son sac une bouteille de vodka entamée et un paquet de canapés légèrement écrasés, se sépara de la foule trop bruyante pour aller s'asseoir sur l'herbe printanière dans une bienheureuse solitude et rêvasser vaguement à quelque chose d'agréable.

Le soleil de mai chauffait comme un fer à repasser, et Goloubev, déjà pompette, marchait à travers les rails qui s'étendaient sur une largeur équivalente à celle d'un fleuve de taille moyenne à la recherche d'une butte confortable. Du mâchefer gras et chaud comme du pop-corn crissait sous ses semelles, des papillons défraîchis voletaient çà et là, de petites fleurs d'un jaune sucré poussaient entre les traverses. Soudain, Goloubev trébucha et leva les yeux.

À vue de nez, c'était un wagon des plus ordinaires. Ou plutôt une épave de wagon, d'un modèle évoquant les trains de banlieue. Ses flancs rustiques, cannelés à la manière d'une planche à laver, étaient tavelés d'abcès de rouille. Des portes et des fenêtres obturées de tôle, quelques vitres rescapées par miracle, de ce gris rassis propre aux vieilles photocopies, et sur le toit, à l'avant, les restes d'un turboréacteur d'avion.

Goloubev fit plusieurs fois le tour de l'apparition. Le réacteur fixait l'horizon d'un œil aveugle. Le nez de l'engin, conçu pour les grandes vitesses, s'était effondré comme celui d'un syphilitique. Ferraille tragique, figée dans un cri silencieux. Les coulées de rouille évoquaient du sang séché. L'immobilité de cette chimère de train et d'avion, pour toujours vissée à ses rails, avait quelque chose d'indiciblement étrange, contre-nature. Goloubev effectua plusieurs tentatives pour pénétrer à l'intérieur et, entre deux essais infructueux, but tout ce qui lui restait de vodka. L'obscurité la plus épaisse régnait dans le wagon où flottait un air vieux de plusieurs décennies. Il ne parvint pas à entrer dans cette ruine, mais il lui sembla y entendre des vibrations et des voix inquiètes.

De retour à Moscou, Goloubev apprit que le train fantôme n'était pas une hallucination. C'était le WLR,

le wagon-laboratoire rapide, conçu en 1970 dans cette même usine ferroviaire où personne ne pouvait désormais expliquer l'origine de ce machin bizarre qui rouillait dans un coin. À l'époque, le WLR, muni d'un turboréacteur emprunté à un Yakovlev Yak-40, avait été testé sur la voie Novomoskovsk-Dneprodzerjinsk. Il avait frisé les 250 km/h, puis, sans qu'on sache pourquoi, le miracle technique avait fini abandonné sur une voie de garage.

Depuis, les trains à grande vitesse occupaient l'imagination de Goloubev. Il avait l'impression que sur terre, où la vie s'écoulait avec une lenteur coutumière, leur rapidité vertigineuse enfrenait beaucoup plus profondément l'ordre des choses que ne pouvaient le faire les avions ou même les fusées dans l'espace. Un train à grande vitesse lui paraissait un fil brutalement arraché au tissu du monde. À ses yeux, un bolide sur rails était une sublime folie, car l'esprit humain était inapte à le diriger. Bien sûr, le train pouvait être conduit par un pilote automatique. Mais comment un ordinateur aurait-il pu contrôler les mouvements imprévisibles de tous les objets terrestres pour lesquels la trajectoire du train n'était qu'un simple chemin de fer qui faisait depuis longtemps partie du paysage ?

Goloubev appréciait tout particulièrement l'histoire des essais mouvementés du train jet en Ohio en 1966. D'après le récit du pilote, Don Wetzel, la locomotive, telle une créature vivante, cherchait sans cesse à dépasser la vitesse acceptable, alors qu'elle filait déjà en rugissant le long des rails les plus ordinaires. Afin de minimiser les risques d'accident, un avion surveillait les essais, un appareil lent à hélice qui peinait pour ne pas se laisser distancer par ce train fougueux qui, d'en haut, ressemblait à une allumette qu'on gratte. Soudain, l'avion remarqua

un objet sur la voie. Mais impossible de voir de quoi il s'agissait. Quelques secondes plus tard – une éternité pour Don Wetzel, qui en récolta sans doute quelques cheveux blancs – quelque chose craqua sous les roues, explosant en éclats de bois. Des enfants avaient déposé une feuille de contreplaqué sur les rails, histoire de rire. Encore heureux qu'ils n'aient pas pensé à apporter quelque chose de plus lourd ni de plus solide.

Le pilotage d'un train ultra-rapide supposait le contrôle de tout l'espace ambiant : trajectoires innombrables et multiples liens de cause à effet. Et encore, l'Ohio comme les autres États nord-américains ainsi que l'Europe, où le TGV français roulait à des vitesses provisoirement inégalées, reposaient sur la paume de Dieu, dirigés par sa volonté omnisciente. Mais la Russie, selon Goloubev, était dotée d'une dimension supplémentaire. Elle était pareille à un océan de terre à la profondeur insondable, à une Atlantide dont le processus d'immersion se prolongeait depuis des siècles. Comment contrôler manuellement la moitié de la Russie durant les quelque six heures que le train du même nom était censé mettre pour rejoindre Irkoutsk ?

Avec un gros soupir, Goloubev fit le signe de croix avant de monter dans le wagon désodorisé mais passablement étouffant.

À l'intérieur, on se serait cru dans un avion, à mi-chemin entre la classe économique et la classe affaires. Les représentants des médias s'installaient bruyamment dans les fauteuils rebondis flambant neufs, enfournant leur équipement dans les coffres à bagages situés au-dessus. Boukhine, sans lâcher Dacha, la poussa contre la fenêtre,

se laissa tomber à côté d'elle en soufflant et aspira jusqu'à la dernière goutte une bouteille d'eau minérale, au point de faire claquer ses flancs de plastique. Goloubev s'installa discrètement derrière eux, espérant de toutes ses forces que le siège voisin resterait vide et qu'il aurait le loisir d'expérimenter les émotions du voyage sans avoir à les partager.

— Messieurs les journalistes, s'il vous plaît, serrez-vous bien, plusieurs passagers vont venir vous rejoindre, annonça une longue hôtesse, impeccable dans son uniforme bleu marine.

Goloubev se figea aussitôt, s'attendant au pire.

— Vous permettez ? grinça une petite voix sèche et rigide.

C'était le vieillard palpeur de train. Il hocha sa tête aussi chauve qu'un champignon et, en quelques mouvements pénibles, s'installa dans le fauteuil, ses doigts tavelés crispés sur son manteau boutonné.

Goloubev savait qu'une partie des billets avait été vendue aux enchères et que le prix atteignait quatre cent trente mille roubles. Ce vieux qui répandait une odeur de penderie naphthalinée ne ressemblait en rien à un riche amateur de sensations fortes capable de déboursier une fortune pour prendre part à une aventure prestigieuse. Quoi qu'il en soit, désormais, la fenêtre, déjà trop petite, n'appartenait plus exclusivement à Goloubev. Le vieillard se cala dans son siège, écarta ses ossements et dirigea un regard avide vers le hublot à double vitrage qui ne laissait paraître pour l'instant qu'un bout de quai avec un mégot écrabouillé.

— S'il vous plaît, veuillez attacher vos ceintures, psalmodia tendrement l'hôtesse.



Elle semblait parler directement dans le cerveau de Goloubev, qui avait attaché la sienne depuis longtemps.

— Notre train va partir, le trajet durera six heures et vingt minutes. Il est interdit de se lever tant que la vitesse de croisière ne sera pas atteinte. Il est interdit de fumer pendant le voyage. Je vous remercie de votre attention.

Tout d'abord, le convoi démarra lentement. Dans le hublot, Moscou défila, aussi lointaine qu'un film qu'on passe à l'envers. Puis, soudain, un pinceau mouillé balaya le paysage, et un poids tomba sur Goloubev, telle une grande femme avide et insistante se collant à lui, et, le sexe en érection, il écarquilla les yeux face au tableau où rampaient des chiffres aux lueurs roses : 250 km/h... 410 km/h... 590 km/h...

— Six cent quatre-vingt-quinze, râla le vieillard d'une voix sifflante.

Et aussitôt, comme au chant matinal du coq, l'étrange sensation de poids disparut. Goloubev décolla du dossier sa nuque engourdie qui lui donnait la sensation d'une pelote de coton hérissée d'aiguilles. Tout autour, ses collègues se levaient en vacillant, beaucoup essayaient leurs yeux humides. Une file se forma dans le passage pour aller aux toilettes. Gocha, ayant détaché sa ceinture et déboutonné le dernier bouton de sa chemise de treillis fripée, croquait avec appétit des chips à l'oignon, tout en poussant le sachet sous le nez d'une Dacha apathique. Son fez provocateur formait fièrement une tache rouge sur son genou puissant, et son double menton mal rasé évoquait un hérisson en boule.

Beaucoup de choses paraissaient étranges à une vitesse avoisinant les sept cents km/h. A priori, selon les lois de la physique, on était censé ne rien sentir une fois

passée l'accélération, mais les lois ne fonctionnent pas toujours. Les boissons non alcoolisées proposées par l'hôtesse clignotaient et présentaient un aspect gélatineux ; la fumée de tabac (les journalistes, comme on pouvait s'y attendre, fumaient dans les toilettes, après avoir masqué d'un préservatif le détecteur de fumée) demeurait longtemps suspendue et se stratifiait bizarrement, évoquant une image 3D sur un écran d'ordinateur. Les visages étaient blêmes, comme retournés. Très vite, les passagers cessèrent de circuler dans le wagon. Devant lui, Goloubev entendait le petit rire contraint de Dacha, le ronronnement de Gocha, le craquement de paquets de nourriture. Le vieillard était extrêmement gênant : il avait carrément posé sa mâchoire dure sur l'épaule de Goloubev.

Ce vieux schnock avait lui aussi envie de regarder par le hublot. Où jaillissait en gerbe une Russie verte, grise, rousse, nitescente, transfigurée en agrégat mystérieux. Impossible de rien distinguer dans la fuite de ces bandes inégales sur lesquelles, à intervalles irréguliers, une écriture rapide et ornée traçait une phrase (sans doute une ville ou un village) et bondissaient parfois des espèces de clous pointus dont l'origine demeurait inconnue. Seule la ligne de l'horizon persistait quelques minutes, incertaine comme un nuage lointain ou une vapeur qui se dissout dans le noir. Malgré le jour ensoleillé (la météo avait serviablement pronostiqué du beau temps sur tout le trajet), Goloubev avait l'impression que la nuit tombait déjà au-dehors.

— Permettez que je me présente, siffla soudain dans son oreille l'embêtant vieillard. Bibikov Kirill Kassianovitch.

Et, clignant ses yeux nus et congelés, il pointa sa paume osseuse sous l'aisselle du journaliste.

— Goloubev Alexandre Nikolaevitch, répondit ce dernier à contrecœur en serrant des doigts morts, aussi froids qu'un thermomètre qui indique une fièvre de 39,6.

« Ce n'est pas un vieillard, mais un cauchemar ambulante », se dit-il. Goloubev était conscient de sa particularité, inconfortable pour son entourage : son besoin constant de s'isoler, de rentrer en lui-même, gênait les autres de manière inexplicable; ils éprouvaient l'envie de le secouer, de l'impliquer dans une conversation, aussi insignifiante soit-elle. Ce Bibikov allait certainement lui rebattre les oreilles de sa voix grinçante jusqu'à Irkoutsk.

Le vieillard plissa les yeux, fronçant la peau sèche de ses paupières :

— Je suis sûr que vous vous demandez où une vieille ruine comme moi a pu trouver l'argent pour acheter un billet.

— Mais non, voyons, protesta Goloubev qui se posait précisément cette question.

— J'ai hérité les bijoux de ma femme, Anna Vladimirovna, expliqua le vieux d'un ton de conspirateur. Des pierres très pures, un travail ancien. Je suis allé les vendre. Et j'ai tout dépensé!

Sa main anguleuse s'envola dans un élan d'enthousiasme et faillit frapper Goloubev à la tempe.

— Mais pourquoi? demanda ce dernier, intrigué et se laissant happer malgré lui par la conversation.

— C'est une vieille histoire, jeune homme. Très vieille...

Bibikov se rejeta contre le dossier de son siège, et Goloubev remarqua que, sous son manteau entrebâillé, il portait un antique smoking avec une trace de fer à repasser sur le revers, pareille à un bleu.

— Ça remonte à 1933... Quand on a lancé un aérotrain

au parc Gorki. Une double gondole à hélices aériennes. Qui volait sur une estacade à une vitesse impensable. Une invention de Sebastian Sebastianovitch Valdner. Il n'existait rien de semblable à l'étranger.

— Le triangle de stabilité de Valdner, murmura Goloubev, sidéré.

— Ah, vous en avez entendu parler ! se réjouit le vieillard. J'avais quinze ans à l'époque, je m'en souviens parfaitement. Mon père m'a fait voyager dans la gondole, qui n'était qu'un modèle réduit. Il travaillait dans un groupe spécial relevant du commissariat des voies de communication. Sebastian Sebastianovitch l'appréciait... Andreï Nikolaevitch Tupolev travaillait là, lui aussi. Ça s'appelait « Bureau de l'aérotrain de Valdner ». Ils ont commencé à travailler sur le projet d'une voie de cinq cents kilomètres au Turkestan...

— Et ensuite ? demanda Goloubev, excité, pour réveiller le vieillard dont le discours s'était ralenti.

Faire la connaissance d'un passager de cet aérotrain légendaire, c'était comme une rencontre avec un dinosaure.

— Et ensuite, le bureau a été fermé sans raison apparente, énonça le vieillard d'une voix éteinte.

Il baissa la tête et sembla s'écrouler en lui-même comme dans un trou, avec ses os hypertrophiés.

— Mais les raisons ont suivi. Mon père a été condamné à vingt-cinq années de camp, avec interdiction de recevoir des lettres. Moi aussi par la suite, j'ai purgé une peine avec le même chef d'accusation, moins longue il est vrai... Quoique... qui sait combien d'années mon père a réellement survécu après son arrestation ? Dieu ait son âme...

Bibikov fit maladroitement le signe de croix et, soudain, poursuivit d'une voix ragaille :

— Il a tant neigé à Moscou durant l'hiver 33 ! Les tramways ne circulaient plus, les rails étaient enfouis sous la neige. Mais notre aérotrain la faisait voler comme un duvet avec ses hélices... Mon père disait que notre modèle ressemblait à une graine, qu'il portait en lui les germes du futur...

Le silence s'établit. Le vieillard souriait, exhibant son dentier blanc et rose qui semblait moulé dans le même plastique qui sert à fabriquer les poupées. Goloubev songeait : « C'est étrange de rencontrer quelqu'un qui nourrit la même passion cachée, si vieux que ta propre vie se resserre soudain et ne représente plus grand-chose. »

— Pourquoi faut-il que ça finisse toujours mal ? demanda-t-il comme un enfant, espérant que cet homme qui aurait pu être son grand-père le comprendrait.

— Tout ce que je sais, c'est que ça aurait pu se passer autrement. Oui, ça aurait pu, répéta Bibikov, d'une voix convaincue, ponctuée par le sifflement de sa respiration. Je le sais, même si je ne saurais l'expliquer. J'ai vécu une très longue vie. Si longue que j'ai l'impression d'être mort au moins cinq fois. Parfois, je peux voir à travers mon existence comme au travers d'une vitre... Ici, il y a un carrefour, et là... La guerre aurait pu être évitée... Et les trains à grande vitesse auraient dû depuis longtemps entrer dans notre quotidien... En Russie, nous dépendons de l'improbable : au petit bonheur la chance... L'habitat du miracle se trouve ici, il est toujours trop proche pour que nous puissions mener une vie normale. Et on ne peut rien y faire.

Goloubev posa enfin la question qui le tourmentait depuis le moment où le train *Russie* avait quitté la gare de Kazan :

— À votre avis, Kirill Kassianovitch, nous arriverons à Irkoutsk aujourd'hui ?

— Je ne saurais le dire de manière certaine, Alexandre Nikolaevitch, énonça Bibikov fort sérieusement, d'un ton empreint de politesse, en fixant le visage de Goloubev de ses yeux d'un bleu congelé. Mais je soupçonne fort que nous n'y arriverons pas.

C'est là que survint le premier choc.

Une secousse sourde et douloureuse, comme un coup de pied dans un sac de sable. Un coffre à bagages s'ouvrit, laissant choir une veste.

— Quoi? Qu'est-ce qui se passe? s'exclamèrent les journalistes en se levant de leurs sièges.

— Je l'avais bien dit, une vache sur la voie! s'exclama Boukhine d'une voix qui couvrit les autres. Dacha, qu'est-ce que tu as? Détends-toi, ce n'est rien de grave...

— Et si ce n'était pas une vache? s'écria Dacha avec une rage soudaine et désespérée. Mais fiche-moi la paix, à la fin, ne me touche pas, laisse-moi tranquille!

— Chers passagers, s'il vous plaît, conservez votre calme.

La voix caressante de l'hôtesse coula du haut-parleur en vague sucrée.

— Nous recevons constamment les données de plusieurs satellites sur le cours du trajet. Notre train progresse conformément à l'horaire prévu. Un repas chaud vous sera servi dans une demi-heure.

Mais une demi-heure plus tard, tout le monde avait perdu l'appétit. La section de la voie transsibérienne soigneusement préparée et contrôlée avait apparemment pris fin. Les chocs se succédaient, faisant vibrer la colonne vertébrale de manière inquiétante. Le train *Russie* éventrait la Russie tout court comme un hachoir coupe la viande. De

l'autre côté de la fenêtre volaient des lambeaux moites – ou n'était-ce qu'une impression ? Les journalistes fumaient sans plus se cacher, l'atmosphère étrangement figée du wagon semblait brodée d'une dentelle de fumée transparente. Beaucoup torturaient vainement leurs téléphones portables. Le train tanguait, les lampes bleues du plafond scintillaient en éclairs d'orage. On avait l'impression que le hachoir allait tomber sur un os d'un instant à l'autre.

— Impossible de savoir ce qui se passe à l'extérieur à une telle vitesse, marmonnait le vieillard, ses pattes d'oiseau noueuses crispées sur les accoudoirs.

« Pour sûr, ce train vole comme une balle jaillie d'un revolver, se disait Goloubev, qui sentait la présence de son cœur sous sa chemise. La balle est aveugle. Nous sommes à l'intérieur de la balle et rien ne nous relie plus à la réalité. Qui allons-nous toucher ? Allons-nous nous en sortir ? Ça ne dépend plus de nous... »

— Arrête, j'en ai assez, et d'ailleurs, je suis mariée ! glapit la voix hystérique de Dacha.

— Mariée ? s'exclama Boukhine d'un ton blessé.

Le dossier de son siège crissa sous son poids.

— Et tout à l'heure, tu ne l'étais pas ? Le mari, c'est l'excuse favorite des allumeuses, il entre en scène quand on veut t'envoyer promener. Tu veux me faire marcher, hein, petite garce ?

Dacha émit un sanglot. Goloubev se leva en faisant la moue. Le vieux Bibikov, avec un clin d'œil compréhensif, replia de biais ses genoux bulbeux pour le laisser passer. Soudain, la longue hôtesse, sans regarder personne, chaloupa rapidement vers la cabine de pilotage. Et aussitôt, accompagnée d'une collègue plus âgée au visage de fruit sec trop sucré, repassa presque en courant devant

Goloubev pour disparaître dans le second wagon, où voyageaient les politiques.

Quelqu'un énonça à haute voix ce que tout le monde pensait :

— Remarquez bien, chers collègues, que nous sommes dans le premier wagon. En cas d'accident, nous serons écrabouillés les premiers...

Et c'est là que Gocha Boukhine, qui venait de lever vers Goloubev un visage rouge et innocent, prit enfin conscience du danger de leur situation. Aussitôt, ses beaux yeux s'arrondirent comme ceux d'un hibou réveillé en plein jour. Un nouveau choc ébranla le wagon, qui se convulsa d'un long frisson. Le ventre de Goloubev se crispa, un coffre à bagages béant fit pleuvoir des chargeurs, des brochures et des câbles enroulés.

— Regardez, Gocha Boukhine se sent mal ! cria une femme derrière eux, sans doute la correspondante des *Nouvelles de Moscou*.

En effet, on eût dit qu'un pinceau gorgé d'eau venait de laver rapidement le rose des joues bouffies de Boukhine. Ses yeux se révulsèrent, son corps devint flasque, ses chaussures de sport flambant neuves s'écartèrent. À cette vue, Goloubev cria à son tour à pleins poumons :

— Il a un malaise !

Dans la pénombre scintillante du wagon halluciné, les journalistes, grimpant les uns sur les autres, entourèrent étroitement Gocha.

— Laissez-moi passer, je suis médecin, grinça brutalement une voix de vieillard.

— Écartez-vous, écartez-vous ! Retournez à vos places !  
Goloubev repoussa tant bien que mal ses collègues



récalcitrants, permettant au vieux Bibikov d'atteindre le malade.

Libéré de son manteau d'épouvantail, le long squelette en smoking, dans les veines flasques duquel palpait à peine un reliquat de vie, s'inclina au-dessus de Gocha dont le front était couvert de sueur froide entre ses bouclettes agglutinées. D'un geste expert, Bibikov tâta le poignet grassouillet, souleva une paupière : un œil roux jeta un regard vitreux, rempli d'une terreur joyeuse.

— Apportez une trousse de secours ! Tous les médicaments que vous avez ! croassa Bibikov, tombant presque entre les sièges.

On lui transmettait déjà de mains en mains par-dessus les têtes une boîte marquée d'une croix rouge remise par l'hôtesse blême. Rejetant les emballages aussi bariolés que des sachets de confiseries, Bibikov sortit un petit comprimé d'une enveloppe toute simple et le poussa avec son index dans la bouche molle et moustachue.

— Arrêtez le train à la prochaine localité, ordonna-t-il d'une voix rauque en déchirant le plastique d'une seringue. Le malade est en état de choc, on dirait bien que c'est un infarctus. Prenez contact avec l'hôpital le plus proche, qu'ils envoient une équipe de réanimation à la sortie du train !

— Mais... vous savez que nous ne pouvons pas...

L'hôtesse recula, comme pour se cacher dans le noir.

— Appelle un responsable, espèce d'idiot ! vociféra un Goloubev méconnaissable en tapant du pied.

L'hôtesse, crispant les mains sur sa coiffure, s'éloigna au pas de course. Bibikov était en train d'aspirer soigneusement dans la seringue un remède gélatineux et récalcitrant. Dacha, avec des yeux de lémurien remplis de

larmes, serrait contre l'accoudoir le bras inerte de Gocha à la manche déchirée. Bibikov, que les soubresauts du wagon, quelques instants plus tôt, avaient failli disloquer en ossements disparates, devint soudain féroce et précis comme une guêpe et planta la seringue dans une veine presque invisible. Le remède fit son effet, les paupières de Boukhine frémirent et s'humidifièrent.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Le surplombant, se dressait un homme aux larges épaules et aux yeux d'acier pareils à des vis enfoncées solidement, mais un peu de travers. À en juger par son costume et ses cheveux coupés au ras du crâne, c'était l'un de ceux qui gardaient les députés sur le quai.

— Ah, il a bu un coup de trop, conclut-il en observant Boukhine, qui remuait faiblement une jambe.

— Infarctus du myocarde sur fond de sténocardie, et peut-être aussi un excès de sucre dans le sang, grinça Bibikov en se redressant avec difficulté. Vous pouvez me croire, je sais faire un diagnostic.

— Dis donc, grand-père, ton diplôme doit remonter à Mathusalem, lâcha l'autre d'un ton bienveillant en roulant quelque chose dans sa bouche. Ne t'en fais pas, on sera à Irkoutsk dans trois heures. Et là, on examinera notre patient, on lui fera cuver sa vodka. Et on dressera un procès-verbal au besoin...

— Il n'y arrivera pas vivant, chef, râla le vieillard implorant, en regardant de bas en haut l'énorme garde, comme s'il s'était soudain souvenu de son passé de prisonnier. Je ne peux pas faire grand-chose avec les moyens du bord.

— Arrête ton grabuge, trancha l'autre d'une voix sévère. Reste tranquille et patiente jusqu'à Irkoutsk, ce sera mieux pour tout le monde. Tu n'imagines même

pas qui patronne ce voyage. Alors tiens-toi à carreau. Tu piges ?

Sur ces mots, l'homme lui tourna le dos et regagna le wagon des députés d'un pas autoritaire.

— Vous avez le camarade Staline au bout du fil, ou quoi ? cracha le vieux dans le dos obtus du garde en secouant son poing osseux qui serrait toujours une seringue jetable.

Sans se retourner, le garde se contenta de hausser une épaule carrée. Les journalistes aux visages pareils à des taches luisantes observaient en silence le vieux Bibikov. Sur son crâne chauve se hérissaient de rares cheveux transparents qui semblaient avoir poussé à l'instant. Tout tremblait dans le wagon ; derrière Dacha, sur le hublot, une traînée brunâtre palpait en rampant, sur le point d'être arrachée par la vitesse. Soudain, Bibikov leva son visage à demi mort vers le plafond orageux et s'écria d'une voix de fausset coupante, comme un jouet en caoutchouc qu'on écrase violemment :

— Un miracle, Seigneur, un miracle !

Le train fut parcouru d'un soubresaut. Et tout le monde tomba vers l'avant. Sur le tableau, comme à contrecœur, apparut le chiffre 650 km/h, qui se transforma aussitôt en 600.

Le convoi freinait. Il freinait avec une lourdeur effrayante, à croire qu'il s'enfouissait dans l'épaisseur du sol, tel un bathyscaphe de pierre. Son crissement monotone était assourdissant. Les journalistes, s'agrippant les uns aux autres et trébuchant sur les objets tombés, regagnèrent leurs sièges à grand-peine. Dacha, sanglotante et gémissante, attacha la ceinture du pesant Boukhine qui menaçait de dégringoler par terre. Goloubev traîna

jusqu'à sa place un Bibikov rigide qui, des deux mains, réinsérait tant bien que mal son dentier dans sa bouche.

Si quelqu'un, Goloubev par exemple, avait pu observer le freinage légèrement d'en haut, il aurait vu que sur la voie, faisant front au train *Russie* qui grandissait au loin comme un tison fumant plongé dans l'eau, se dressait un wagonnet rouillé avec des restes de turbines d'avion sur le toit. Il était inerte et sans vie, exception faite du menu froufrou de quelques oiseaux pointus qui avaient apparemment installé leur nid dans la turbine de gauche. Cet engin, échoué là de manière inexplicquée, était cependant plus réel que la machine brûlante qui s'en approchait comme d'un miroir dans un sifflement de peau granuleuse, rendue floue par la vapeur incandescente qui l'auréolait. Le *Russie*, se tordant presque en chenille, réprimait sa vitesse, et son terrible pare-chocs, auquel adhéraient des restes pareils à ceux qu'on peut trouver sur un ustensile de cuisine, était déjà sur le point de défoncer le nez effondré de son jumeau. Le temps qui séparait ces deux projets miraculeux, comprimé au maximum, se cabra en lentille d'air stratifié et disparut lentement. Le *Russie*, tout bouillonnant, s'immobilisa à quarante centimètres d'une catastrophe.

Aussitôt – sur commande des machinistes ou peut-être de manière automatique – les portes des wagons s'ouvrirent vers le haut, pareilles à d'épaisses galettes brûlées. Goloubev toucha l'épaule de Bibikov, qui souriait de travers de tout son dentier en plastique, et se dirigea vers la sortie. Du monde extérieur ensoleillé souffla un air vivant, infusé d'une odeur résineuse et gazouillant d'oiseaux. Il fallait sauter de haut pour s'extraire du train, le gravier en bas paraissait bleu et blanc, taché de glace par le regard ébloui de Goloubev.

# OLGA SLAVNIKOVA

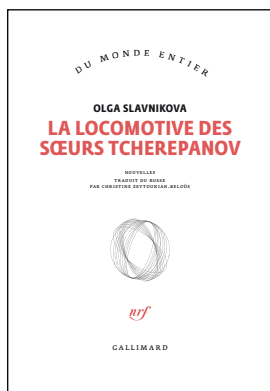
## LA LOCOMOTIVE DES SŒURS TCHEREPANOV

Les dix récits ici rassemblés ont comme point commun l'élément ferroviaire : quoi de mieux en effet qu'un voyage en train pour raconter une histoire ?

On y croise donc un malheureux porteur de chapka qui, pour une étrange raison, s'attire les foudres des femmes partageant son compartiment ; la veuve d'un mafieux poursuivie par son mari défunt jusque dans le train-couchettes où elle fuit avec son amant ; un assassin qui comprend peu à peu que celle qui l'aime follement l'a pris en filature depuis des semaines et risque bien de découvrir la vérité ; deux sœurs qui réparent la locomotive de leurs ancêtres avec une singulière conception de l'intérêt général...

Se saisissant avec brio du motif du train, réservoir de récits et support de l'imagination, la romancière Olga Slavnikova déploie ici son talent comme jamais : elle porte sur la Russie contemporaine un regard sans complaisance, et, avec une once de magie si nécessaire, excelle à nous présenter des situations qui condensent à la fois le tragique et l'hilarant, dans une langue étonnante et pleine de malice.

*Née en 1957 à Ekaterinbourg, Olga Slavnikova est une des grandes romancières russes d'aujourd'hui. Elle a déjà publié, aux Éditions Gallimard, L'Immortel et 2017, lauréat du prix Booker russe en 2006.*



**La locomotive  
des sœurs Tcherepanov**  
**Olga Slavnikova**

Cette édition électronique du livre  
*La locomotive des sœurs Tcherepanov* d'Olga Slavnikova  
a été réalisée le 15 mai 2019  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070143665 - Numéro d'édition : 260507).

Code Sodis : N59768 - ISBN : 9782072524547.

Numéro d'édition : 260509.